

## **La fonction de la communication dans les journaux personnels des Juifs parisiens sous l'Occupation allemande (1940-44)**

Katherine Roseau  
Boursière, Fondation pour la Mémoire de la Shoah  
PhD Candidate, Littérature française, Purdue University  
15 avril 2018

*Introduction : Écrire un journal, c'est communiquer*

Certains diaristes de l'Occupation ont écrit uniquement pendant cette période. Albert Grunberg, par exemple, n'avait jamais tenu un journal avant que les Allemands se soient installés à Paris en 1940. D'autres auteurs étaient des diaristes vétérans et ont continué une pratique bien établie avant le début de la « cohabitation. » Ce sont surtout des femmes. Parmi elles : Hélène Berr. Pour tous les diaristes de l'époque, écrire un journal pendant l'Occupation s'associe aux particularités de la période, autant en motivations, rythmes, et matériel qu'en contenu. Même le journal personnel (les documents individuels et le genre en général) a fait face à des défis et à des dangers, ce qui n'est pas pareil aux mémoires ou d'autres textes autobiographiques écrits après la guerre. Le journal diffère aussi de ces autres écritures du moi au niveau de la fonction de la mémoire. L'autobiographie se lie toujours, évidemment, à la mémoire du passé de l'auteur, tandis que le journal est une « création » de la mémoire pour l'avenir proche ou lointain. Si Philippe Lejeune démontre en quoi le journal est implicite et ne peut être compris par autrui comme il l'est par l'auteur, il affirme que le journal communique aussi. « Can it ever really be secret ? Isn't it always [...] motivated by a search for communication, by a will to persuasion ? » (*On Diary* 36).<sup>1</sup> On parle au journal en tant que confident. On se parle à soi-même à travers un Autre pour négocier son identité. On parle à un futur moi, le moi qui relira les pages pour se rappeler ce qui s'est passé et comment on est devenu qui on est dans le présent, des années plus tard. On parle à un époux, à une sœur, ou on accepte la responsabilité lourde de témoigner et on parle au public. Le journal est

---

<sup>1</sup> *On Diary* a été publié uniquement en anglais.

un acte de communication. Afin d'étudier cet acte, on verra comment Hélène Berr et Albert Grunberg, deux Juifs parisiens, se servaient de leurs journaux sous l'Occupation. Notamment, on étudiera comment les fonctions de la communication ont changé sous la pression de la guerre et la Shoah.

### *La communication dans le journal d'Hélène Berr*

En tant qu'étudiante, Berr préparait sa thèse sous l'Occupation, et son amour de la littérature ne se cache pas dans ses écrits personnels. Berr a tenu un journal avant la guerre, mais les cahiers qui nous concernent, ceux qui figurent dans la publication, couvrent les années entre 1942 et 1944, avec quelques interruptions.

Le journal d'Hélène Berr a été publié à titre posthume. Berr est née le 27 mars 1921 à Paris à des parents étant nés eux aussi en France, Antoinette Rodrigues-Ély et Raymond Berr. Le diariste habitait avec sa famille au 5 avenue Élysée-Reclus (Berr 179). Les trois ont péri pendant la Shoah. Hélène est morte à Bergen-Belsen juste quelques jours avant la libération du camp (Job 304).

La publication de son *Journal* en 2008 la rend célèbre en France. En 2009, la bibliothèque Picpus dans le douzième arrondissement est devenue la Médiathèque Hélène Berr. De 10 novembre 2009 à 31 mars 2010, l'exposition *Hélène Berr : une vie confisquée* a eu lieu au Mémorial de la Shoah à Paris, et elle est devenue par la suite une exposition itinérante. Depuis 2008, le journal a été traduit en trente langues (Institut Français).

Berr prévoyait-elle un tel lectorat ? Voulait-elle communiquer avec tant de gens partout dans le monde ? Oui et non. Berr écrivait d'abord pour elle-même. Mais les circonstances de la guerre et son sort d'arrestation et de déportation—un sort qui devenait de plus en plus inéluctable à ses yeux—changent drastiquement et à jamais les buts communicatifs et le lectorat visé. Dans le recueil *Écrire sous l'Occupation...*, Lejeune a

contribué un chapitre sur le *Journal* d'Hélène Berr dans lequel il expose l'évolution des fonctions du journal de cette étudiante de la Sorbonne. Ici, je vais retracer ses lignes en les intégrant dans ma propre réflexion sur le journal communicatif. Comme d'autres diaristes juifs de la période, Berr communique : avec son journal en tant que confident, à un être cher à travers le journal, et à elle-même ou son moi futur dans le journal pour se rappeler. Un quatrième but communicatif, plus explicite chez Berr que chez d'autres, est la communication avec le public en tant que témoin. Au départ, son journal est personnel, un document avec de vraies pages consolatrices et des oreilles figuratives pour écouter. Il se transformera en aide-mémoire, puis en lettre, et enfin en document de témoignage ou, aux dires de Mariette Job (la nièce de Berr), en « acte de survie » (Job 307).

Lorsque la vie pesait trop, Berr s'épanchait dans la présence de et *sur* « [s]on bout de papier » (24). Son journal avait une fonction consolatrice. Il est lieu de poésie (ses notes de littérature et sa propre création littéraire). En plus, elle s'adresse à son journal avec un mélange de français et d'anglais ; l'anglais était une langue étrangère précieuse à Berr. C'est le 11 avril 1942 qu'elle écrit : « *It sufficeth that I have told thee*, mon bout de papier, tout va déjà mieux » (24). Le journal, au sens général, est un consolateur, mais évidemment ceci n'est pas unique aux temps de guerre ou de crises collectives. En fait, même si Berr a écrit ceci en 1942, ce dont elle se console est la difficulté de naviguer sa relation avec un jeune homme. Elle revient à ce sujet quelques jours plus tard, le 15 avril, se lamentant aussi du fait qu'elle n'arrive pas à en parler avec sa mère. « J'écris ici, parce que je ne sais pas à qui parler » (26). Le journal continuera d'être un lieu d'épanchement pour Berr. Mais au fur et à mesure que la situation pour les Juifs s'aggrave, les sujets changent, et les buts communicatifs se multiplient. Selon Lejeune, la fonction de ce journal, qui a commencé en « confident et consolateur des chagrins personnels » évolue vers le « mémoriel » et enfin le « testimonial » (« Le Journal » 18), et on verra ces deux fonctions quand on voit comment

Berr communique à un moi futur et à un public, respectivement. Mais d'abord, on verra comment elle communique avec Jean Morawiecki, son fiancé, à travers le journal.

Elle ne s'adresse pas souvent à Jean. Contrairement à Jacqueline Mesnil-Amar, qui a écrit seulement pendant l'absence de son mari et s'adressait à lui tout au long de son journal, le journal de Berr n'est pas né de l'absence de Jean, et ne satisfait pas directement et uniquement à un besoin de communication avec lui. Elle avait tenu depuis longtemps un journal. Il est vrai que, comme l'établit Lejeune, le journal s'interrompt lorsqu'elle échange des lettres avec son fiancé, parti à Londres, et qu'elle reprend son cahier une fois la communication épistolaire s'avère impossible. Ce n'est pas pour lui, ou pas seulement, qu'elle écrit dans son journal. Néanmoins, en octobre 1943, Berr fait face à son avenir incertain, et fait des projets pour protéger son journal. Elle se rend compte que Jean lira peut-être ses cahiers. Le 27 octobre 1943, Berr écrit :

Je donnerai ces pages à Andrée. Et lorsque je les lui remettrai je serai obligé d'envisager comme réel et pouvant venir le fait que Jean les lira. Et je ne peux pas m'empêcher alors de sentir que je m'adresse à lui, et de cesser d'écrire à la troisième personne, d'écrire comme lorsque je vous écrivais des lettres, Jean (207).

Même si c'est elle qui prend la décision de lui confier ses cahiers (par le biais d'Andrée, la cuisinière des Berr), elle se sent forcée de voir basculer son journal en lettre-journal, et remarque qu'elle s'adresse à lui, dans tous ses cahiers, même rétrospectivement.

Elle a écrit pour elle-même, pour se consoler, pour organiser ses idées. Puis, à partir d'octobre 1943, elle écrit avec la conscience qu'elle aura un lecteur, son fiancé. La fonction communicative du journal avait déjà commencé à évoluer plus qu'un an plus tôt, pourtant. Selon Lejeune, ce changement vers le « mémoriel » apparaît « début juin 1942 avec l'obligation de porter l'étoile jaune » (« Le Journal », 19). Un événement un mois plus tard,

juillet 1942, mène Berr à écrire pour la mémoire, afin de se souvenir des victimes des Nazis et leurs complices français. Cet événement, c'est la Rafle du Vel' d'Hiv du 16 au 17 juillet.<sup>2</sup>

Le lendemain, après trois jours d'interruption, Berr écrit :

Je reprends ce journal aujourd'hui. Je croyais jeudi [le 16 juillet] que la vie serait arrêtée. Mais elle a continué. Elle a repris. [...] Mme Biéder est comme une bête traquée. Ce n'est pas pour elle qu'elle craint. Mais elle a peur qu'on lui enlève ses enfants. On a emmené des enfants qui se traînaient par terre. À Montmartre, il y a eu tellement d'arrestations que les rues étaient bloquées. Le faubourg Saint-Denis est presque vidé. On a séparé les mères des enfants.

Je note les faits, hâtivement, pour ne pas les oublier, parce qu'il ne *faut pas* les oublier.

Dans le quartier de Mlle Monsaingeon, une famille entière, père, mère et cinq enfants se sont suicidés au gaz pour échapper à la rafle.

Une femme s'est jetée par la fenêtre (105-6).

On parle aujourd'hui d'un devoir de mémoire, par justice pour les victimes de la Shoah, et pour que « cela n'advienne plus jamais ». Berr ressent déjà ce devoir de mémoire en 1942.

Elle sait que l'être humain oublie vite dans deux sens : on peut oublier les détails de quelque chose si l'on ne les raconte pas tout de suite, et on a la tendance d'oublier ou de ne pas vouloir savoir les atrocités qui se passent sous ses yeux. Donc, Berr « note les faits », et elle le fait « hâtivement ». Berr souligne l'impératif : « parce qu'il ne *faut pas* les oublier ».

Ailleurs, son journal est littéraire, poétique, méditatif. Ici, son journal personnel tend vers l'autre genre du journal. Berr est journaliste même si l'émotion est palpable, et même si elle

---

<sup>2</sup> Lors de cette rafle, la police parisienne a arrêté environ treize mille juifs étrangers, dont la majorité a été par la suite détenue au Vélodrome d'Hiver, ou Vel' d'Hiv, une stade qui n'existe plus, pendant cinq jours dans des conditions déplorables. La plupart a été finalement déporté à Auschwitz (Cointet 233).

est la seule lectrice qu'elle envisage à ce stade-là. Elle écrit pour la mémoire, mais est-ce avec un moi futur qu'elle communique ? Où est-ce qu'elle prévoit déjà un lectorat plus grand ? Ce n'est pas tout à fait clair. Ce qui est certain, c'est que Berr veut rendre un peu de justice aux personnes arrêtées et les familles séparées. Ce n'est qu'un goût d'eau dans l'océan d'injustice, de barbarie. Puisque les cerveaux font souvent défaut (et finissent par s'éteindre) en ce qui concerne la mémoire, elle se sert de son journal. En avril 1942, le journal n'était toujours qu'un consolateur. Trois mois plus tard, il est une partie de sa mémoire externalisée. Ou plutôt, le journal était sa mémoire externalisée dès les premières lignes du cahier, mais à partir de la Rafle du Vel' d'Hiv, Berr en était consciente.

Le devoir de mémoire s'évolue pour devenir un devoir de raconter (Lejeune, « Le Journal » 21). Berr veut que les autres se souviennent, mais d'abord il faut qu'ils *sachent*. Même certains de ses amis avaient toujours les yeux fermés en automne 1943. Après une entrée courte en août, c'est le 10 octobre 1943 que Berr reprend son journal après presque un an sans écrire. Selon Lejeune, cette reprise s'accompagne d'un nouveau but communicatif, qui vise incontestablement un lectorat. Il écrit : « Il ne s'agira plus de parler d'elle seule, ni de 'se rappeler', mais de témoigner pour tout le monde. [...] Elle montre que, oui, à l'époque, on pouvait déjà savoir » (« Le Journal » 21). Si on pouvait déjà savoir (que l'on ne déportait pas les Juifs pour les « établir » ailleurs), certains dans le cercle de Berr ignoraient toujours les évidences sinistres. Berr écrit :

Je recommence ce journal ce soir, après un an d'interruption. Pourquoi ?

Aujourd'hui, en rentrant de chez Georges et Robert, j'ai été brusquement la proie d'une impression : qu'il fallait que j'écrive la réalité. [...] Écrire, et écrire comme je le veux, c'est-à-dire avec une sincérité complète, en *ne pensant jamais* que d'autres liront, afin de ne pas fausser son attitude, écrire toute la réalité et les choses tragiques que nous vivons en leur donnant toute leur

gravité nue sans déformer par les mots, c'est une tâche très difficile et qui exige un effort constant. [...] À chaque heure de la journée se répète la douloureuse expérience qui consiste à s'apercevoir que *les autres* ne savent pas, qu'ils n'imaginent même pas les souffrances d'autres hommes, et le mal que certains infligent à d'autres. Et toujours j'essaie de faire ce pénible effort de *raconter*. Parce que c'est un devoir, c'est peut-être le seul que je puisse remplir. Il y a des hommes qui savent et qui se ferment les yeux, ceux-là, je n'arriverai pas à les convaincre, parce qu'ils sont durs et égoïstes, et je n'ai pas d'autorité. Mais les autres, ceux qui ne savent pas, et qui ont peut-être assez de cœur pour comprendre, ceux-là, je dois agir sur eux (183-85).

En automne 1943, Berr envisage un public et écrit désormais pour les autres, « ceux qui ne savent pas » (sachant aussi que Jean sera son premier lecteur). Elle ne donne pas les détails d'un projet de publication, mais elle reconnaît son rôle important en tant que quelqu'un qui sait et qui écrit. Elle sait qu'elle est témoin, mais en même temps elle veut se tromper, pour ne rien changer de son écriture franche (« en *ne pensant jamais* que d'autres liront »). Son « bout de papier » consolateur était devenu en été 1942 un support de sa propre mémoire, une garantie contre l'oubli. En octobre 1943, ce « bout »—ou plutôt plusieurs cahiers—de papier s'est transformé en porte-parole pour les Juifs de Paris, arrêtés, internés au Vel' d'Hiv et à Drancy, et transportés vers la misère et la mort.

### *La communication dans le journal d'Albert Grunberg*

Le manuscrit du journal d'Albert Grunberg se trouve aux Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine. Le fils de l'auteur a édité et a fait publier l'œuvre à titre posthume en 2001, sous le titre *Journal d'un coiffeur juif à Paris sous l'Occupation*. Cet auteur est né le 1<sup>er</sup> mars 1898 à Galatz en Roumanie. Son frère aîné, Sami, l'élève et les deux émigrent en

France en 1912. (Ils partageront une cachette pendant une partie de leurs vies clandestines sous l'Occupation.) Grunberg fait la guerre 14-18, et se marie en 1919 avec Marie Marguerite Durand, dit Marguerite (une française non-juive). Ils ont deux fils, Roger et Robert. C'est Roger qui éditera le journal de son père. Ils habitent au 14 rue des Écoles dans le cinquième, et Grunberg exerce sa profession dans son salon de coiffure au 8 de la même rue. C'est dans une chambre au 8 rue des Écoles que Grunberg se cachera, grâce à la complicité de la concierge, Hélène Oudard (Grimberg 18).

Dans sa cachette, Grunberg devient un diariste novice mais dévoué. Le 5 décembre 1942, il commence son journal, qu'il tiendra jusqu'à la Libération. Dans le journal de ce coiffeur-diariste, on déniche au moins trois fonctions de communication : écrire pour un moi futur, communiquer d'une manière plus profonde avec sa femme, et s'adresser à des personnes pour les remercier et peut-être pour les honorer devant un plus grand lectorat.

D'abord et surtout, Grunberg écrit pour et à lui-même. Il sera un grand lecteur de ses propres écrits. Il écrit pour un futur moi et il se relit régulièrement. La relecture entre dans son processus diaristique. Ce n'est pas par vanité, mais plutôt pour mieux réfléchir à sa situation et à l'évolution de ses pensées. C'est aussi pour que son moi futur n'oublie rien de cette expérience insolite et pénible. Le 27 avril 1943, Grunberg écrit :

Finies les idées noires qui m'obsédaient ces jours derniers. Finies les heures moroses qui font paraître le temps interminable. Il n'est rien tel que de se relire pour avoir l'esprit absorbé par d'autres considérations que celle qui frisent le néant. Hier, en effet, j'ai lu quelques pages (une trentaine) de mes Mémoires. Certains passages, certaines pages même je les relisais tellement j'étais étonné que certains détails qui avaient déjà commencé à s'estomper de mon esprit, je les retrouvais intacts, et sans trop faire violence sur mes facultés de mémoires, le souvenir de ces détails prenait une forme concrète. [...] Je me félicite

toutefois de les avoir fixés, mes souvenirs. Je puis ainsi me relire et me souvenir. Car il importe pour moi que je me souviene (161).

De nombreux diaristes écrivent pour trouver du réconfort. Ici, Grunberg cherche du réconfort dans son présent particulièrement noir en lisant les entrées d'autres jours de sa « captivité » qui n'étaient pas aussi sombres que ce 27 avril 1943. Il cherche à reprendre le contrôle sur ses émotions. Le 18 mai 1943, il se console auprès de son journal, qui est presque un ami consolateur humain. Grunberg l'octroie un J majuscule : « En attendant [la libération], mon Journal m'est un très grand appui moral. Quelque chose ne va pas, vite mon journal. De m'y épancher cela soulage ma peine. Suis-je content, vite je note l'objet de mon contentement. Cela fait balance. Cela me fait surtout oublier les mauvais moments » (172-73). Donc, Grunberg écrit pour se souvenir *et pour oublier*. En écrivant, les mauvais moments passent-ils de sa tête jusqu'aux pages, où ils les laissent ? Cela ne marche pas toujours. Mais quand il doit se remonter la morale, si l'écriture ne marche pas, il se relit et retrouve cette « balance. »

Grunberg n'avait jamais l'intention d'écrire un journal strictement privé. Il comptait dès le début partager ses cahiers dans plusieurs manières, en commençant par sa femme. Marguerite lit le journal presque en temps réel, peut-être pas tous les pages, mais on voit que l'auteur lui demande de le lire de temps en temps, le 25 novembre 1943 par exemple :

C'est dans l'atmosphère de mes amères réflexions d'hier soir que Marguerite me trouva quand elle nous apporta la soupe. Elle était elle-même dans la désolation à la pensée que rien à l'horizon ne laisse prévoir la fin proche de l'hitlérisme. J'étais seul avec elle, et j'en profitai de lui faire lire la page de mon Journal d'hier. Avant de la lire, déjà elle s'était apitoyée sur mon sort. Après lecture faite elle me consola de son mieux (250).

Si Grunberg est son propre premier lecteur, sa conjointe est sa deuxième lectrice. Pourtant, ici Grunberg n'écrit pas pour une future Marguerite ; il le lui montre presque tout de suite.

Grunberg ne s'adresse pas à sa femme. En plus, elle est là. Ils n'ont pas besoin d'un échange épistolaire, ni d'une lettre-journal. Ils se parlent, se voient plusieurs fois par semaine. Donc pourquoi Grunberg choisit-il de communiquer avec sa femme à travers son journal ? On peut postuler que Grunberg trouvait que la communication la plus directe (dans ce cas, la conversation verbale) insuffisante. Le journal lui donne une manière unique de s'exprimer. Peut-être qu'il n'aurait pas pu « se plaindre » de sa misère directement à Marguerite puisque, comme il répète plusieurs fois, elle souffrait aussi, surtout du surmenage. Lorsqu'on écrit à quelqu'un, on a le courage de lui dire plus de choses, on s'organise mieux et ne risque pas d'oublier des choses dans le moment.

Marguerite était peut-être sa seule lectrice pendant l'Occupation. Madame Oudard (la concierge-protectrice) et quelques voisins étaient bien au courant de l'activité diaristique de Grunberg, mais on n'a pas d'indices qu'ils ont lu le journal. Pourtant, Grunberg envisageait un lectorat plus grand que son propre couple. Grunberg s'adresse à certaines personnes dans son journal pour les remercier. Mais ce ne sont pas des remerciements épistolaires. Ils ne sont ni directs ni intimes. Ils ont lieu dans une œuvre personnelle qui se prépare à la publication. Grunberg les remercie devant un public pour que, avec son livre, la mémoire de leurs actes nobles vive et se répande. D'abord, Grunberg se tient à remercier son voisin de palier, Monsieur Bon, qui l'invite à se chauffer chez lui et lui donne un cadeau précieux : la vue sur la rue des Écoles. Grunberg écrit : « Mon ami Bon n'est pas de caractère à supporter des remerciements grandiloquents, aussi, je veux ici simplement, lui dire : Merci » (49). Un geste semblable apparaît le 20 janvier 1944 lorsque Grunberg veut communiquer sa reconnaissance à Henri, qui aide à sauver le salon de coiffure et qui avance de l'argent à Grunberg. « Je ne veux pas faire de commentaires élogieux sur le geste sublime d'Henri, ce qui amoindrirait le côté grandiose de l'élan de son cœur. Je l'en remercie donc tout simplement ici, quitte à lui prouver ma reconnaissance agissante quand je serai libre » (270). Quand il sera libre,

Grunberg compte le remercier en personne et peut-être avec un cadeau ou le remboursement. Il l'écrit ici non seulement pour honorer Henri devant un lectorat futur possible, mais aussi pour se le rappeler.

Pour Monsieur Bon et Henri, Grunberg se contente d'un remerciement « simple », comme ils le voudraient à son avis. Ce n'est pas le cas pour l'épître dédicatoire. Ce qui suit est fidèle au manuscrit et comprend les mots rayés. On remarque qu'il n'a pas mis de date. Peut-être qu'il l'a écrite après avoir commencé le journal, mais avant de le terminer, et comptait mettre une date après ? Le « (1) » est sa propre note en bas de page. Rappel : le 24-9-42 est la date où il a failli être arrêté. Grunberg fait un véritable éloge de la personne sans qui il aurait probablement péri, Madame Oudard :

Épître dédicatoire.

Paris le...

Ma

Très chère M<sup>me</sup> Oudard,

Mes sentiments envers vous sont à la hauteur de votre dévouement envers moi.

C'est dans cet esprit que je vous dédie mes mémoires. Je voudrais que ces pages que vous lirez fassent en sorte qu'elles vous inspirent un esprit permanent de combativité en faveur des droits et de la dignité de l'Homme. Cet esprit dont moi même suis plein de lui ne m'abandonnera jamais. Ces mémoires, par plus que la préface qui les précède [sic] ou le Journal qui les succède ne sont empreints d'aucune emphase, mais objectivement notées à partir du jour 24-9-42 (avec quelques écarts nécessaires) (1) laquelle date m'a inspiré ~~mes mémoires~~ le présent ouvrage. Croyez, M<sup>me</sup> Oudard, à mes sentiments de fidèle amitié et à mon éternelle reconnaissance. A. G. Paris, le...

(1) et agrémentées de quelques souvenirs. »

Il communique à Madame Oudard sa reconnaissance par moyen de l'inclure dans son journal, et il le fait devant un lectorat futur qu'il souhaite. Dans un seul acte, il communique à la concierge pour la remercier et à un public pour qu'il sache le courage et la bonté de cette femme. Encore une fois, le remerciement n'est pas dans la manière la plus directe (un « merci » à l'oral ou dans une lettre privée qui semble à Grunberg insuffisant), mais dans un journal personnel qui prévoit des lecteurs. Ironiquement ici, le remerciement personnel/public apparaît sous la forme d'une sorte de lettre, une « épître », écrite dans le même agenda que le journal, que Grunberg gardera (même s'il le prête à Madame Oudard pour lire – on ne le sait pas) jusqu'à ce que le journal soit édité et publié par son fils.

### *Conclusion*

Pour conclure, cette étude sur les écrits d'Hélène Berr et d'Albert Grunberg démontre que le journal communicatif va au-delà d'un « *dear diary* ». Pour Grunberg, il y a un cher moi de demain, chère Marguerite et chère Madame Oudard dans un espace qui invitera aussi un plus grand lectorat. Pour Berr, il y a *dear diary* (« mon bout de papier »), cher Jean (« je ne peux pas m'empêcher alors de sentir que je m'adresse à lui »), et cher tous ceux qui ne savent pas, et qui écouteront (« ceux qui ne savent pas, et qui ont peut-être assez de cœur pour comprendre, ceux-là, je dois agir sur eux »). Ami consolateur, aide-mémoire, lettre de trois ans de longueur, véhicule de témoignage.

La communication est un élément générique du journal personnel, et se trouve dans les journaux personnels de toutes les époques. Comment est-ce que le journal de l'Occupation est-il unique ? Les circonstances de la guerre en général ou de la Shoah en particulier, entraînent-elles une pratique ou une écriture unique à cette époque ? Certains diaristes n'auraient pas écrit si ce n'était pour les circonstances de l'Occupation et la Shoah. Grunberg tient son journal uniquement pendant la guerre. La période diaristique pour

Grunberg était clair : l'époque de sa vie en cachette, qui correspond à du temps à tuer et le besoin de communiquer, de s'épancher, de s'assurer la mémoire de l'époque pour après la Libération. Pour Berr, qui a tenu des journaux avant la guerre, on a constaté que les buts communicatifs de ses écrits s'intensifient et multiplient, à cause des mesures antisémites, notamment l'internement (d'abord du père de l'auteur) et la déportation. La déportation de plusieurs Juifs dans le cercle de Berr mène l'auteur à écrire pour des milliers ou des millions de lecteurs.

## Ouvrages cités

- Berr, Hélène. *Journal: 1942-1944*. Paris: Tallandier, 2008.
- Cointet, Jean-Paul. *Paris 40-44*. Paris: Perrin, 2001.
- Grimberg, Roger. « Avant-propos. » *Journal d'un coiffeur juif à Paris sous l'Occupation*, by Albert Grunberg, 17-22. Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, 2001.
- Grunberg, Albert. *Journal d'un coiffeur juif à Paris sous l'Occupation*. Ed. Roger Grimberg. Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, 2001. (Journal intégral, Archives nationales, 72AJ/2300)
- Job, Mariette. « Une vie confisquée. » *Journal*, by Hélène Berr, 299-307. Paris: Tallandier, 2008.
- Lejeune, Philippe. « Le Journal d'Hélène Berr. » In *Écrire sous l'Occupation: Du non-consentement à la Résistance. France-Belgique-Pologne 1940-1945*, edited by Bruno Curatolo and François Marcot, 15-23. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- . *On Diary*. Manoa : University of Hawaii Press, 2009.
- Mesnil-Amar, Jacqueline. *Ceux qui ne dormaient pas: Journal, 1942-1944*. Paris : Éditions de Minuit, 1957.
- « Une Vie confisquée : le Journal d'Hélène Berr. Rencontre avec Mariette Job. » Institut Français de Russie, 2016, <https://www.institutfrancais.ru/fr/moscou/vie-confisque-journal-dhelene-berr-rencontre-mariette-job-0>. Accessed 15 April 2018.